

par Marc
BARTHÉLÉMY

*Etudiant en
théologie à la Faculté
de Genève*

MARTIN LUTHER KING FACE AUX SOUFFRANCES DES NOIRS AMÉRICAINS

ESSAI D'ANALYSE D'UNE PRÉDICATION CONTEXTUELLE

Martin Luther King est peu connu en Europe, dans le monde séculier et théologique. Pourtant, cet homme brillant et résolu dans ses entreprises a marqué notre époque. Ayant choisi le ministère pastoral, il n'est pas seulement resté affilié à son Eglise – baptiste –, mais n'a pas hésité à interpeller l'Amérique entière. Cet homme gagne à être connu et ses écrits valent la peine d'être médités... C'est ainsi que cet article s'inscrit dans une tentative de présenter quelques éléments de l'histoire noire¹ américaine, de décrire les troubles d'ordre psychologique qui s'y perçoivent, puis après un exposé relatif à la vie de King, de montrer comment celui-ci répond, par quelques-unes de ses prédications, à la souffrance dont le Noir américain est profondément imprégné. En bref, comment ce leader et porte-parole de la minorité noire américaine l'a-t-il rencontrée et interpellée dans ses traumatismes psychologiques ?

1. L'histoire du mouvement noir

Les débuts

C'est en 1619 que les premiers Noirs débarquent d'une frégate hollandaise à Jamestown, sur la côte nord-américaine, en Virginie. Ils sont alors employés dans des plantations, au même titre que des serviteurs blancs ou des forçats venus d'Europe. Bientôt, d'autres Noirs

¹ Les appellations « noir », « le Noir »,... ne sont pas péjoratives. C'est parce que Martin Luther King et d'autres auteurs noirs les emploient qu'elles apparaissent ici.

débarquent dans les colonies voisines et, au milieu du XVII^e siècle, l'esclavage est institué aux Etats-Unis.

Certains Etats américains vont plus tard renoncer à l'esclavage, suite à leur indépendance prise à l'égard de l'Angleterre et à une influence de la morale puritaine. L'esclavage commençait à disparaître dans les régions du centre et du nord-est, mais il survivait dans les Etats du sud pour des raisons économiques. Le nombre d'esclaves continuait de croître dans le Sud, alors qu'il diminuait dans le Nord.

La guerre de Sécession

Avant 1860, les Noirs sont l'enjeu d'un conflit moral entre le Nord et le Sud et la guerre est déclenchée. Elle met fin à l'esclavage, sans pour autant apporter une solution à la question noire. Les esclaves libérés sont désarmés et démunis dans un monde hostile qui refuse d'accorder l'égalité à des êtres estimés inférieurs. Libre, le Noir ne l'est qu'en théorie, car la société américaine persiste à l'enfermer dans un carcan de lois, de règlements et d'habitudes plus humiliantes les unes que les autres. L'esclavage fait place à la ségrégation².

L'Etat, présidé par Abraham Lincoln en 1865, promulgue l'acte d'émancipation qui libère les Noirs de l'esclavage ; mais n'ayant ni propriétés ni qualifications, ceux-ci tombent rapidement dans la misère. Ils n'ont pas été préparés à cette si soudaine émancipation et sont incapables de prendre des décisions responsables auxquelles rien ne les a habitués. La liberté, pour être entière, ne peut se résumer à une liberté d'ordre social, consistant uniquement en une abolition de l'esclavage, mais doit également être signifiée en tant que liberté d'ordre moral... et ce second ordre manquera de façon cruciale aux Noirs, de sorte que l'émancipation leur paraîtra équivalente à un mensonge.

L'esclavage les déshumanisait, mais leur conférait néanmoins la nourriture et le logement. Lorsque la réclusion raciale et la ségrégation apparaissent, viennent s'y ajouter l'exclusion politique et l'échec économique : le Noir, dépourvu de qualifications professionnelles, peine à subvenir à ses besoins et aux besoins de sa famille ; il est petit à petit « condamné à vivre dans un ghetto »³.

Le XX^e siècle

Jusqu'au début du XX^e siècle, les Noirs sont concentrés dans les Etats agricoles et ruraux du Sud. Dès 1900, les villes du Nord les attirent car elles leur offrent davantage de possibilités de travail et de meilleurs salaires.

² Claude Fohlen, *Les Noirs aux Etats-Unis*, Presses Universitaires de France, Paris, 1950, p. 20.

³ *Ibid.*, p. 24.

Suite à la guerre de Sécession, le Sud procédait à diverses interdictions, à une ségrégation serrée. En quittant le Sud, le Noir espère échapper à ces interdictions juridiques, mais il ne trouve pas beaucoup mieux dans le Nord. La Première Guerre mondiale précipite l'exode, pour des raisons avant tout économiques. 500 000 Noirs quittent le Sud entre 1910 et 1920. Cet exode s'avère dramatique pour le Sud qui vient à manquer de main-d'œuvre, tandis que le Nord se trouve submergé par cette nouvelle population. Les ghettos de South Side à Chicago et de Harlem à New York prennent toujours plus d'ampleur.

La ségrégation ne concerne pas les Noirs qui se sont engagés dans les troupes de l'armée américaine pendant la guerre de 1939-1945, où ils connaissent les mêmes droits que les soldats blancs. Mais la ségrégation affecte ceux qui sont au pays. La souffrance de cette population, entraînée par la désorganisation familiale et par des revenus qui permettent à peine de vivre, ranime les violences intérieures. Au cours de ces évolutions, des classes sociales se sont constituées, tant dans le Sud que dans le Nord.

1. Les classes inférieures – les plus défavorisées – regroupent dans le Sud des ruraux, et, dans le Nord, des manœuvres, des ouvriers, souvent déracinés et isolés parce qu'ils ont laissé derrière eux leur famille et les paysages du Sud. En outre, ils sont inadaptés au travail industriel. Le Noir qui gagne le Nord se voit sans moyens, se résignant à vivre dans des logements qui coûtent chers et sont dépourvus de confort, bien qu'ils soient tenus par des gens de sa propre couleur. Parfois, il faut partager un logement avec une autre famille, effet dissolvant, qui se fait notamment sentir sur les enfants, rendus alors prompts à abandonner le foyer en acceptant du travail très jeune ou en allant grossir les bandes dans les ghettos.

2. La classe moyenne cherche à s'élever dans l'échelle sociale. Elle s'embourgeoise avec le temps et aspire le plus souvent à combler le fossé qui la sépare de celle des Blancs.

3. La classe supérieure joue un rôle important du point de vue social. L'argent ou l'instruction apportent de la considération, surtout s'ils sont combinés. Docteurs et juristes s'enrichissent grâce à la clientèle que leur procure la Communauté noire. La classe supérieure n'existe donc qu'en fonction des classes inférieures. Pourtant – et c'est là un fait paradoxal – cette classe supérieure constitue une bourgeoisie égarée entre deux mondes également hostiles, leurs frères des classes inférieures, et la totalité des Blancs.

Dans les années 50, la situation devient intenable pour une majeure partie de la population noire qui, peu à peu, commence à se battre pour une vie matériellement meilleure, que lui contestent sans cesse les Blancs. C'est dans cette atmosphère que survient Martin Luther King, comme porte-parole du respect des droits des personnes noires. La bataille sera livrée sur deux fronts : 1) l'accès à l'école, de sorte que

les enfants puissent jouir dans l'avenir de qualifications professionnelles ;
2) l'obtention de droits civiques, qui permettra une pénétration sur le terrain politique. Ce n'est que peu à peu que la victoire verra le jour.

En résumé

Les Noirs vivent une situation sociale qui les soumet à une constante oppression. Les Blancs n'ont aucun intérêt à leur donner la possibilité d'acquérir une quelconque autonomie dans la société, car cette acquisition se solderait, à leurs yeux, par une perte de leur prospérité. En les laissant vivre dans des ghettos, en les empêchant d'accéder à une certaine éducation et de se cultiver, les Blancs ne leur laissent pas la possibilité de bénéficier des fonctions qui leur permettraient de prendre un certain pouvoir sur le plan politique. Le Noir, constamment livré à lui-même sans avoir les moyens de s'en sortir, connaît alors un autre adversaire que le Blanc : lui-même, un humain avec ses affects psychologiques.

2. La psychopathologie du Noir américain

Employer le terme de « psychopathologie », c'est, bien sûr, se référer à la « psychologie », et plus précisément à la « psychologie clinique », à savoir la « science de la conduite humaine fondée principalement sur l'observation et l'analyse approfondie de cas individuels »⁴ ; c'est, surtout, se référer à la psychanalyse, « théorie de la conduite et de la personnalité normales ou pathologiques »⁵. Parler de psychopathologie dans le contexte d'une collectivité, c'est alors rejoindre la « psychologie sociale », c'est-à-dire « l'étude scientifique des activités de l'individu en tant qu'il est influencé par d'autres individus ou par la société »⁶.

Les spécialistes ont encore beaucoup de peine à diagnostiquer les traits pathologiques spécifiques à une collectivité⁷. Un premier travail, important, qui consiste à analyser les individus les uns après les autres, permet un premier diagnostic, sur le plan individuel. Ce travail d'analyse individuelle étant fort long et compliqué, une analyse pratiquée sur une collectivité, avec tous les problèmes méthodologiques qu'entraînent

⁴ Henri Péron, « Psychologie clinique » dans *Vocabulaire de la psychologie*, Presses Universitaires de France, 1968, Paris, p. 353.

⁵ *Ibid.*, « Psychanalyse », p. 350.

⁶ Otto Klineberg, « Psychologie sociale », dans *Encyclopaedia Universalis*, Paris, 1985, p. 390.

⁷ Cf., par exemple, le livre de Michel Tousignant, psychologue, *Les origines sociales et culturelles des troubles psychologiques* (Presses universitaires, Paris, 1992), qui développe des méthodes et procédés d'analyse à appliquer sur les patients, et explique qu'il est difficile de tirer des conclusions sur les problèmes psychologiques engendrés par la perte d'identité culturelle.

la possibilité ou l'impossibilité de la catégorisation d'un trouble observé, est d'autant plus compliquée.

Il est par conséquent difficile de décrire les problèmes psychologiques qui affectent le Noir américain pendant les trois siècles de son esclavage. Avec prudence – justifiée par le fait qu'il est toujours difficile de classer des expériences psychologiques en catégories –, cet article tente de transposer les développements de la psychanalyse en ce qui concerne la psychopathologie à l'expérience noire américaine, plongée dans un profond dénuement identitaire.

Une perte d'identité...

On peut difficilement s'imaginer à quel point l'esclavage peut s'avérer perturbateur de conscience, surtout quand lui sont jointes des expériences de migration, d'émancipation, de ségrégation, de déracinement, d'isolement, de désorganisation familiale et de manque de moyens de subsistance. Michel Fabre explique que « la servitude a privé les esclaves détribalisés de toute identité et détruit leurs dieux ancestraux »⁸. L'identité est effectivement un élément essentiel de l'homme, elle découle d'un « processus psychologique par lequel un sujet assimile un aspect, une propriété, un attribut de l'autre et se transforme, totalement ou partiellement sur le modèle de celui-ci. La personnalité se constitue et se différencie par une série d'identifications »⁹. Celle-ci permet l'éclosion d'une identité. Mais, dès l'instant où certains facteurs entravent les processus d'identification, qu'en est-il de l'identité d'un homme ?

... lors de la migration

Avant la dure expérience de l'esclavage, les Noirs quittant la terre africaine font celle de la migration. Sur le plan de l'identité, Léon et Rebecca Grinberg expliquent que « la migration est une expérience potentiellement traumatique, caractérisée par une série d'événements traumatiques partiels et qui configure, en même temps, une situation de crise »¹⁰. Cette constatation les amène à parler d'une première étape, où un migrant vit une « intense douleur pour tout ce qui est abandonné ou perdu, la crainte de l'inconnu, et les sentiments très profonds de solitude, de carence et de détresse. Après un temps variable, apparaissent la tristesse et la nostalgie du monde perdu »¹¹ ; le Noir montre qu'il connaît cette deuxième étape au travers des fameux *Negro Spirituals*,

⁸ Michel Fabre, *Les Noirs américains*, Gallimard, Paris, 1970, p. 13.

⁹ J. Laplanche et J.-B. Pontalis, « Identification » dans *Vocabulaire de la psychanalyse*, Presses Universitaires de France, Paris, 1971, p. 187.

¹⁰ Léon et Rebecca Grinberg, *Psychanalyse du migrant et de l'exilé*, Césura Lyon Editions, 1986, p. 28-29.

¹¹ *Ibid.*, p. 124.

entonnés mélancoliquement alors qu'il travaille pour son maître. Une troisième étape consiste en un travail de deuil du pays d'origine, mais cette étape, le Noir ne la réalise pas tant qu'il est esclave, et il a encore beaucoup de peine à la réaliser après l'acte d'émancipation qui ouvre une période où il tentera de retrouver son identité culturelle.

Une première perte d'identité survient lors de la migration d'Afrique qui a mené à l'esclavage, mais une seconde perte apparaît lorsque le Noir est dépaycé en quittant le Sud à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècles pour gagner le Nord, expérience également fragilisante. Ces deux expériences rendent l'assimilation à la société américaine difficile, d'autant plus que le contexte n'est guère favorable aux Noirs.

... dans la communication

Les bouleversements culturels, géographiques, religieux et sociaux entraînent une perte de communication. Le défaut de communication est, pour la psychanalyse, à l'origine de divers problèmes tels que l'anxiété (l'angoisse), la dépression, les problèmes relatifs à la nourriture, la schizophrénie... et beaucoup de Noirs souffrent alors de ces troubles. Non seulement l'esclavage les affecte sur tous ces plans, mais la ségrégation s'avère tout aussi destructrice psychologiquement.

Selon des analyses de psychologie sociale, la ségrégation est définie comme un ensemble de « traitements différentiels imposés aux individus appartenant aux populations d'origine différente dans un même pays »¹². Ces différences consistent premièrement en un langage caché au Noir par le Blanc.

L'esclavage permet, malgré la distance hiérarchique et la tyrannie qu'il implique, une communication, donc une certaine construction de l'identité. Sans cette construction identitaire, l'esclave, n'ayant pas le sentiment d'exister, était tenté de se révolter plutôt que de travailler pour son maître. C'est pourquoi le maître avait intérêt à ce qu'un esclave – qui lui avait coûté un certain prix – se construisît une identité, de sorte que celui-là travaillât pour lui et que celui-là pût voir son investissement être rentabilisé. Or, après l'émancipation, le Blanc n'a plus intérêt à ce que le Noir se construise une identité et existe. Au contraire, celui-ci risque de devenir un concurrent sur les plans professionnel et matériel.

Ainsi, le Blanc ne se défait pas de l'idée que son interlocuteur noir occupe un rang social inférieur et il évite toute communication avec lui, en l'ignorant. L'émancipation, qui ressemblait à une victoire, s'avère n'être qu'une illusion. « L'indépendance » conférée s'avère être un mensonge que les Blancs veulent faire croire aux Noirs, la condition morale et matérielle de la plupart devenant pire qu'auparavant. La ségrégation devenait synonyme de perte d'identité, substituant, selon l'expli-

¹² H. Piéron, *op. cit.*, « Ségrégation », p. 392-393.

cation que donne Serge Molla, « une relation Je-Il à une relation fondée sur un Je-Tu »¹³ ou, plus encore, pour Martin Luther King lui-même, « une relation moi-cela à la relation moi-toi, réduisant les personnes au statut de choses »¹⁴. Le Noir pose la question « Qui suis-je ? », question fondamentale d'un face-à-face ordinaire où « les logiques de fonctionnement doivent nécessairement s'organiser dans une hiérarchie fondée sur l'alternance de la demande-réponse »¹⁵. Un individu, dans une interrelation, formule toujours une demande aux autres individus pour qu'ils lui renvoient une image de lui-même, qui permet une communication. « A une demande de soutien affectif doit correspondre un appui compréhensif et chaleureux ; à une demande de l'ordre du savoir doit correspondre l'apport de connaissances »¹⁶. Or le Blanc, s'il esquisse une réponse, répond dans les Etats du Sud que le Noir n'est qu'un ancien esclave n'ayant aucun droit à faire valoir ; dans les Etats du Nord, la situation n'est guère plus brillante car le racisme s'érige contre toute prétention à accéder à un niveau social plus élevé. Le concept de ségrégation se voit ainsi justifié.

Quatre étapes

La possibilité de communication est relative à la représentation, c'est-à-dire à l'image que se façonne l'individu par contact avec le monde qui l'entoure. Dans un premier temps, en psychologie infantile, l'enfant est imprégné d'une certaine réalité dont il se fait une représentation, bien qu'il ne perçoive pas encore les aboutissements de cette représentation. Dans un deuxième temps, l'enfant se rend peu à peu compte qu'il possède un point de vue sur les choses et qu'il est lui-même le lieu d'une action ; il est alors parvenu à une certaine « réalisation de soi » (« self »). Dans un troisième temps, l'enfant conçoit qu'il est lui-même à l'origine de son point de vue et de son action. Enfin, une fois que l'enfant est parvenu à se définir en tant que « moi », sachant qui il est, il peut devenir un agent parmi d'autres. Dans une collectivité, il est un objet de représentations pour d'autres enfants qui en sont encore au premier stade de ce développement¹⁷.

¹³ Serge Molla, *Les idées noires de Martin Luther King*, Labor & Fides, 1992, p. 57.

¹⁴ Martin Luther King, *La force d'aimer*, Casterman, Paris, 1966, p. 214.

¹⁵ Raymond Chappuis, *La psychologie des relations humaines*, Presses Universitaires de France, Paris, 1986, p. 17.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ Ian Parker, *Deconstructing psychopathology*, Thousand Oaks, London, 1995, p. 73-75. Les auteurs de cet ouvrage, psychanalystes, reprennent les développements de Jean Piaget (*La psychologie de l'enfant*, Presses Universitaires de France, Paris, p. 46-47) en psychologie infantile pour les transposer sur l'adulte qui, comme l'enfant, apprend l'adaptation à un milieu.

Le Noir, confronté à la non-acceptation de son entourage dans le contexte de la ségrégation, ne parvient même pas au second temps (soi, « self ») de la construction de l'identité : il ne lui est conféré aucun point de vue et aucun lieu d'action. Il est dès le départ en rupture par rapport aux principes de représentation et d'identification nécessaires à la formation du « moi ». Cette carence d'un « moi » adulte commence avec l'esclavage. Abram Kardiner explique que « l'autorité déléguée à autrui dépend d'une soumission qui a pour cause l'insuffisance des ressources intérieures du Moi et qui est maintenue par des espérances du sujet vis-à-vis de l'objet ; ces espérances en arrivent, chez les sujets névrotiques, à prendre des proportions énormes, magiques »¹⁸. Et ces proportions sont tellement énormes que dans ce cas le Noir demeure esclave, sans se révolter, intérieurement lié, n'ayant pas l'énergie psychologique indispensable pour surmonter la peur des sanctions encourues et de l'inconnu. Après l'émancipation, la ségrégation le maintient dans l'impossibilité de s'affirmer comme adulte et le voue à l'anormalité. La crise d'identité provoquée par le passage de l'adolescence à l'âge adulte est habituelle, mais cette crise d'identité du Noir est liée au fait qu'il n'est pas accepté au sein de la société. Il est non seulement ballotté au gré des circonstances, mais se sent profondément « invisible »¹⁹.

Perte d'identité et inhibition

Si le mécanisme de représentation ne s'effectue pas de façon habituelle, l'individu inhibe son désir de croissance et de communication, il le refoule et c'est ainsi que surgit la névrose : « Le Surmoi normal se transforme conformément à la réalité extérieure, tandis que le Surmoi névrotique tend à rester assujéti à ses conditionnements infantiles. »²⁰

Dans ce contexte, le Noir est tombé, dans sa relation au Blanc, dans une totale inhibition, dans un refoulement de tous les objets de désir auxquels il n'a pas accès, ne pouvant que profiter des quelques maigres avantages qu'il lui procure. A ce moment-là, les seuls Blancs qui aident les Noirs le font souvent par une sorte de bonté d'âme qui chosifie les personnes plus qu'elle ne les entraîne véritablement à acquérir une indépendance, une liberté. Celles-ci se situent constamment dans un conflit de type personnel, « pris entre le désir de devenir semblable à la race qui bénéficie de la richesse et de l'excellence américaines, et le désir d'affirmer sa négritude en repoussant les prétentions blanches,

¹⁸ Abram Kardiner, *L'individu dans la société : Essai d'anthropologie psychanalytique*, Gallimard, Paris, 1969, p. 136.

¹⁹ Selon la terminologie du roman de Ralph Ellison, intitulé *Homme invisible, pour qui chantes-tu ?*, traduit de l'anglais par Robert et Magali Merle, Grasset, Paris, 1969.

²⁰ A. Kardiner, *op. cit.*, p. 133.

déchiré entre l'ostracisme et le mépris de soi-même, plus d'un Noir américain vit dans un état de tension continue entre la soif d'accepter, et la soif d'annihiler, cette civilisation qui le leurre, qui l'invite et le repousse à la fois »²¹.

Le premier pôle de cette tension le contraint à vivre dans ce qu'il pourrait appeler une « attitude d'humilité » vis-à-vis du Blanc, mais cette « humilité » prend la plupart du temps la forme d'une humiliation ou devient synonyme de lâcheté ; il s'illusionne, croyant que son adversaire sera un jour plus compatissant et lui donnera la liberté tant souhaitée, sans savoir si une telle attente a des chances d'aboutir un jour. Le deuxième pôle de la tension, la volonté d'acquérir une liberté et une certaine indépendance en repoussant les prétentions blanches, demande beaucoup de courage et un désir ferme de passer par-dessus les problèmes psychologiques dus à la ségrégation, à savoir cette « oppression qui empêche toute une partie de la personnalité de s'épanouir »²².

Cette tension produit des comportements agressifs au niveau psychique (souvent des mécanismes de défense contre l'agression blanche) qui prennent la forme d'attaques voilées, inconscientes. La violence prend un aspect bénin, elle s'exprime de manière ambiguë ou dans un langage secret. Quand il devient impossible au Noir d'exprimer sa haine et son désespoir, il cherche parfois à les oublier²³.

Néanmoins, l'esclavage et le déracinement de leurs origines n'ont pas rendu les Noirs incapables de développer leurs talents artistiques. La souffrance a été vecteur d'art, et les artistes ne manquent pas : Richard Wright, James Baldwin, Ralph Ellison, Toni Morrison, par exemple, et bien d'autres.

Perte d'identité dans la conscience collective

Michel Fabre explique que « la désorganisation de la vie familiale se trouve à la source d'un complexe d'infériorité que l'expérience quotidienne de la discrimination développe de bonne heure chez l'enfant de couleur. Découvrant que les avantages de la prospérité nationale lui seront en partie refusés, le Noir américain perd les motifs qu'il avait de souscrire à un credo de progrès social »²⁴. Il éprouve des difficultés, à cause de tout ce qu'il vit déjà individuellement, à entrer dans une conscience collective, le manque de confiance en soi prenant les devants. Ne parvenant bien souvent pas même au deuxième (temps du soi, « self ») des quatre temps explicités plus haut, le quatrième temps – celui d'un « moi » agent de représentations (d'images) pour les autres – n'existe

²¹ M. Fabre, *op. cit.*, p. 110.

²² *Ibid.*, p. 106.

²³ *Ibid.*, p. 107-108.

²⁴ *Ibid.*, p. 104.

pas. C'est pourtant ce quatrième temps qui délivrerait la clé de la conscience collective.

Le propre d'une mentalité communautaire serait de vouloir être et faire ensemble, de vouloir assumer consciemment une même tâche et un même projet. Mais une telle réalisation implique que les sujets aient préalablement pris conscience d'eux-mêmes et d'autrui et aient, au moins partiellement, surmonté la tentation de l'égoïsme.

A l'inverse, il n'y a pas un groupe ou un peuple Noir solidaire malgré les divisions possibles, mais un groupe de personnes sans cohésion interne, ayant peu d'intérêt pour les affaires communes dans les masses urbaines. Ainsi, les individus attachent plus d'importance aux buts immédiats – nourriture, logement, distractions – qu'aux buts lointains et espèrent que leur sort sera réglé à la longue en vertu d'une sorte de fatalisme qu'ils appellent « bonne chance ».

Il est certain que les deux pôles mentionnés plus haut, à savoir le désir de plaire aux Blancs pour bénéficier de certains biens matériels d'un côté, et le désir d'en découdre de l'autre, divisent également les classes sociales : ceux des classes supérieures cherchent à trouver grâce auprès des Blancs afin d'entrer dans un cabinet d'avocat ou dans telle société économique, ils fuient leur milieu d'origine plus qu'ils n'aident leurs frères de couleur dans une lutte pour l'émancipation. Peu participent activement aux mouvements de protestation et les leaders peinent à trouver un lieu de collaboration entre classes, les problèmes étant très divers et chacun désirant voir les siens être premièrement résolus. Pour les Blancs, la volonté et la capacité des Noirs ne suffisent pas à transcender leur situation présente ; ils profitent par conséquent de cette faiblesse.

Comment le Noir a-t-il pallié ces effets psychologiques ?

Le sentiment d'insécurité, produit par l'instabilité dans l'emploi et l'incertitude de l'avenir, est tel qu'il suscite un sentiment d'impuissance. Le Noir cherche des palliatifs et une double tendance naturelle se renforce :

– D'une part, la foi en une seconde vie qui compensera les injustices de celle-ci devient une nécessité ; le sentiment religieux s'intensifie.

– D'autre part, l'instant présent, quand il n'est pas malheureux, revêt une importance accrue. Ayant peu de loisirs et de moyens, le Noir prend l'habitude de jouir des plaisirs de la vie, de l'amour ou de la danse... avec d'autant moins d'inhibition et d'autant plus d'intensité que ces divertissements lui apportent l'oubli ou le défoulement indispensable à une existence trop tendue.

3. La vie de Martin Luther King

Martin Luther King est issu d'une importante famille d'Atlanta, de classe moyenne. Son père et son grand-père, pasteurs, étaient déjà

« profondément influencés par les philosophies intégrationnistes de Frederick Douglass²⁵ (1817-1895) et Booker T. Washington²⁶ (1856-1915) dans leur lutte contre la ségrégation raciale »²⁷. Ils ne cessaient de résister et de dénoncer comme hérétiques l'esclavage, la ségrégation, le racisme et les abus de toutes sortes infligés aux Noirs. C'est dans ce climat familial que Martin découvre la réalité de la ségrégation. Sa mère, surtout, cherchera toujours à le protéger au mieux du sentiment d'infériorité que produit la ségrégation raciale dans la conscience du Noir dès sa petite enfance. Il semble qu'il ait été peu affecté par le racisme et la ségrégation dans son entourage, contrairement à d'autres hommes²⁸. Seules deux situations personnelles restent gravées dans sa mémoire :

– Lorsqu'il est encore enfant, dans un wagon-restaurant, on tire devant lui un rideau pour le séparer des autres passagers.

– Adolescent, il est contraint de céder sa place à des Blancs dans un autobus après avoir été violemment insulté.

Martin Luther King grandira en découvrant le racisme, mais son insertion familiale, milieu protégé, ne lui enlèvera pas son sens de la solidarité envers les siens comme ce sera le cas pour beaucoup qui, nous l'avons vu, profiteront de leur intelligence, de leur état privilégié, pour s'éloigner des leurs.

Malgré certaines réticences au départ, le 25 février 1948, alors qu'il n'a que dix-neuf ans et n'a pas encore commencé ses études théologiques, King est consacré pasteur de l'Eglise baptiste où son père officie déjà. Voulant poursuivre sa formation, il s'inscrit au Crozer Theological Seminary à Chester en Pennsylvanie pour obtenir sa licence en théologie. C'est là qu'il découvre ce qu'il cherche : un enseignement grâce auquel il puisse développer une réflexion théologique ; il en profite pour trouver des réponses à ses questions sur la ségrégation et le racisme et se marie le 18 juin 1953, après avoir brillamment terminé ses études. Jusqu'à la fin de ses études, il s'impliquera dans une réflexion sur la ségrégation, mais il ne luttera pas encore activement contre ce mal.

²⁵ Frederick Douglass, esclave, s'enfuit en 1838, s'instruit et mena une campagne antiesclavagiste aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne (cf. *Grand Larousse encyclopédique*, tome quatrième, Paris, 1961, p. 209).

²⁶ Fils d'une esclave noire, Booker T. Washington put, par des efforts personnels, accéder aux grades universitaires. En 1881, il fut placé à la tête de l'école normale de Tuskegee qui sous sa direction devint bientôt la plus importante université noire des Etats-Unis. En 1895, il devint le véritable chef des Noirs américains : il était d'ailleurs le plus éloquent partisan du rapprochement avec les Blancs. En 1900, il fonda la Ligue nationale des affaires noires (cf. *Grand Larousse encyclopédique*, tome dixième, Paris, p. 924).

²⁷ Serge Molla, *op. cit.*, p. 18.

²⁸ Il s'agirait des expériences de Ralph Ellison (*Homme invisible, pour qui chantes-tu ?*, *op. cit.*), de Malcolm X (*Autobiographie de Malcolm X*, Grasset, Paris, 1966), et d'autres dont King expose les témoignages dans ses écrits.

Historiquement, la « révolte » noire commence en décembre 1955 à Montgomery dans l'Alabama, à la suite de l'acte courageux de Rosa Parks, une noire qui, très fatiguée de sa journée, refuse de se lever dans un bus pour laisser sa place à un Blanc – contrevenant à la loi alors en vigueur. Elle sera emmenée au poste de police. Cet incident marquera particulièrement la population noire et signalera le départ d'une nouvelle entreprise noire aux Etats-Unis, à partir de Montgomery.

King est désigné comme leader par la Communauté noire de Montgomery : il est bien formé intellectuellement et se trouvant depuis peu à Montgomery, il ne fait partie d'aucun mouvement révolutionnaire. Le 5 décembre 1955 débute un boycott des autobus, qui dure 382 jours. Les Noirs finissent par obtenir gain de cause : la Cour Suprême déclare anticonstitutionnelle la ségrégation dans les transports publics.

Lors de cette campagne à Montgomery, King avait reçu plus de quarante coups de fil chaque jour qui le menaçaient, et une nuit le téléphone sonna encore. Le pasteur prit l'appareil et entendit une horrible voix qui disait en substance : « Ecoute, sale Nègre, on en a marre de toi et de ton merdier. Si dans trois jours tu n'as pas quitté cette ville, on te fait sauter la cervelle, et ta maison avec. » Il avait souvent entendu cela avant, mais cette fois-ci ces paroles l'atteignirent personnellement. Il essayait de dormir, mais en vain. Il demeurait atterré, égaré.

Il pria à haute voix, cette nuit-là, et entendit à cet instant une voix intérieure lui dire : « Martin Luther, lève-toi. Lève-toi pour le droit, lève-toi pour la justice, lève-toi pour la vérité. Et je serai avec toi. Même jusqu'à la fin du monde. »²⁹ Cet événement marquant le rendit apte à lutter, à aller de l'avant, jusqu'à son assassinat.

En 1957 naît, fondée par King et plusieurs collègues, la Conférence des leaders chrétiens du Sud (*Southern Christian Leadership Conference* = *SCLC*) et le 15 avril 1960, une nouvelle organisation se crée : le Comité de coordination non-violent des étudiants (SNCC). L'idée de résistance non-violente, déjà expérimentée par Ghandi, inspire King au début de son action. Mais il va par la suite développer lui-même sa propre idée sur la non-violence.

De 1961 à 1963 ont lieu les campagnes non-violentes d'Albany et de Birmingham.

Le 28 août 1963, King marche sur Washington où il prononce son célèbre discours « *I have a dream* ».

Le 22 novembre 1963, le président John Fitzgerald Kennedy est assassiné à Dallas.

A la fin de l'année 1964, on décerne le prix Nobel de la Paix à Martin Luther King.

²⁹ KING Martin Luther, « Toi, insensé », in *Bulletin du Centre Protestant d'Etudes*, septembre 1988, p. 17-18.

Le 6 août 1965, le président Lyndon Johnson signe la loi sur le droit de vote. Au cours de cette lutte, chaque Noir est devenu « quelqu'un ».

King songe alors de plus en plus à la situation des ghettos du Nord, fief – jusqu'en février 1965, mois de son assassinat – de Malcolm X, l'un de ses opposants les plus acharnés. Dès janvier 66, il s'installe à Chicago afin de lutter pour le logement, l'emploi et l'intégration sociale. La résistance non-violente et les méthodes qu'il préconise ne sont alors pas reçues. La crise éclate, le fameux *Black Power* (« Pouvoir noir ») émerge ; il ne s'agit plus d'obtenir l'égalité juridique, ce que préconise la SCLC, en gagnant la plupart de ses procès grâce à sa brochette d'avocats, mais il s'agit de partager le pouvoir avec les Blancs, de promouvoir, selon un stratagème d'ordre politique, des îlots de population numériquement plus noire que blanche. Cet épisode porte un coup dur à la résistance non-violente. Peu à peu, l'action du « Pouvoir noir » est prise en charge par des organisations de plus en plus jeunes et militantes pour déboucher sur la violence.

King est assassiné le 4 avril 1968.

4. Une prédication contextuelle

Les développements précédents permettent de percevoir l'immensité de la tâche qui incombait à Martin Luther King. Face aux marques d'ordre psychologique laissées par les situations désastreuses d'esclavage, de malheurs économiques, sociaux et culturels, devant la complexité de ces troubles et confronté à la distance qui le séparait des plus démunis dans ces situations – lui-même ayant vécu en milieu protégé –, comment le pasteur pouvait-il rassembler les masses noires ? Quel type de discours pouvait provoquer le changement radical nécessaire à une revalorisation du Noir dans la société américaine ?

Il possédait certaines cartes. Ses prédications laissent transparaître un caractère triplement original :

– En premier lieu, cet orateur fait partie d'un milieu dont la tradition rassemble, au sens où Georges Cruchon l'entend, de « vrais orateurs » qui « dialoguent véritablement avec ceux qui les écoutent »³⁰. En effet, la prédication traditionnelle, dans l'Eglise noire américaine, provoque des réactions chez ses auditeurs. « Une communication véritable est dialogue plus que monologue. »³¹ Ancré dans la tradition noire, King communiquait et instaurait un dialogue avec ses coreligionnaires

³⁰ Georges Cruchon, *Initiation à la psychologie dynamique*, Maison Mame, Paris, 1963, p. 293-294.

³¹ *Ibid.*, p. 294.

qui, souffrant d'un manque de communication dans la société américaine, avaient justement besoin d'un tel dialogue.

– En deuxième lieu, il s'intéressait au contexte dans lequel il prêchait. Or le contexte de la souffrance noire nécessitait une prédication adaptée, qui sache donner une réponse à cette souffrance et ouvrir de nouvelles perspectives à l'individu qui vit dans la détresse.

– En troisième lieu, il détenait une forte capacité d'actualisation. D'un texte biblique, appartenant à un contexte différent, il savait tirer des vérités susceptibles d'être transposées dans le présent et ainsi rejoindre les gens dans leur quotidien, dans le concret de leur vécu.

King prêchait surtout selon un mode traditionnel noir. Il a été fortement mis en cause sur d'éventuels plagiat car il aurait repris certaines prédications de ses confrères. Il reprenait en fait des thèmes connus faisant travailler la mémoire collective des gens. C'est ainsi que son plus fameux discours, *I have a dream*³², est fondé sur la notion de « rêve américain » à laquelle il a donné un nouveau contenu. Il n'a rien inventé quant à sa façon de prêcher, mais il est demeuré ancré dans le contexte de la tradition noire, qu'il a faite sienne.

L'enjeu de ce chapitre consiste dès lors à montrer comment le prédicateur rencontrait ses compagnons de couleur dans leurs besoins et comment il tâchait de répondre à certains de ces besoins. Notre attention va ainsi se porter sur quelques-unes de ses prédications qui prolongent l'exégèse du texte biblique dans le contexte des luttes culturelles et sociales noires. Ces prédications sont tirées du célèbre ouvrage *La force d'aimer*³³ rassemblant des prédications d'avant 1963. Elles n'ont donc pas été écrites par le Martin Luther King des dernières années, mais par celui qui connaissait encore un grand succès et organisait des manifestations retentissantes.

Un esprit ferme et un cœur tendre

Cette première prédication s'inspire du texte de Matthieu 10,16 : « Soyez prudents comme les serpents et simples comme les colombes »³⁴. King y souligne les contrastes de la vie qui permettent un équilibre, il fait une synthèse. Selon lui, Jésus vivait effectivement dans une tension perpétuelle, devant tenir d'un esprit ferme face aux hommes froids et arrogants qu'il rencontrait, tout en demeurant tendre de cœur.

³² On trouvera une traduction en français de ce discours dans l'ouvrage de Martin Luther King, *Je fais un rêve*, traduit de l'anglais par Marc Saporta, Le Centurion, Paris, 1987.

³³ M.L. King, *La force d'aimer*, traduit de l'anglais par Jean Bruls, Casterman, Paris, 1964.

³⁴ *Ibid.*, p. 15.

Dans une première partie, King définit « l'esprit ferme » : il est « caractérisé par une pensée incisive, une appréciation réaliste et un jugement décisif. L'esprit ferme est aigu et pénétrant, sachant briser la carapace des légendes et des mythes et séparer le vrai du faux. L'homme ferme d'esprit est audacieux et clairvoyant. Il possède une qualité forte et austère, qui tend à la fermeté du dessein et à la solidité de l'engagement »³⁵. Au sujet de ce que nous pouvons appeler « l'esprit de dépendance »³⁶, il explique que les individus qui en sont imprégnés « sont enclins à embrasser toutes sortes de superstitions », n'ont pas d'esprit critique, se comportent comme des girouettes et sont peu portées à la réflexion. Plus loin, il développe ainsi : l'homme à « l'esprit de dépendance »... « craint toujours le changement, il se sent en sécurité dans le *statu quo* et la nouveauté lui inspire une peur presque morbide »³⁷.

Le pasteur en vient à transposer cette analyse sur le préjugé racial. Ce préjugé naît chez une personne qui « tire une conclusion avant d'avoir examiné le premier fait ; qui, en bref, pré-juge et tombe dans le préjugé. Le préjugé racial s'appuie sur des craintes sans fondement, des soupçons et des incompréhensions »³⁸.

Dans une deuxième partie, il déclare que « l'Evangile demande aussi un cœur tendre ». L'homme au cœur dur n'aime jamais vraiment, il « s'engage dans un utilitarisme sordide qui apprécie les autres en raison surtout de leur utilité pour lui-même »³⁹, traite les personnes en objets et en fin de compte dépersonnalise la vie. Christ au contraire a fait preuve d'un cœur tendre et de compassion envers ceux mêmes qui se posaient comme ses ennemis. Mais une personne au cœur tendre peut également être empreinte d'un « esprit de dépendance » et sombrer dans la lâcheté par peur de s'affirmer. Cette personne « accepte passivement un système injuste »...

Après ces développements instructifs et ces actualisations de Mt 10,16, King s'achemine vers une troisième voie, lorsqu'il considère la prudence du serpent et la simplicité de la colombe. Dans la lutte pour la déségrégation, il s'agit en effet de prôner une combinaison pratique de la fermeté d'esprit et de la tendresse du cœur : la résistance non-violente⁴⁰. Nous sommes ici en présence d'une démarche dialectique qui occupe une position centrale chez ce prédicateur. En effet, la non-

³⁵ *Ibid.*, p. 16.

³⁶ Jean Bruis, dans sa traduction de la *Force d'aimer*, utilise l'expression « esprit débile ». Le mot « débile » ayant une connotation péjorative dans le français populaire, nous traduisons l'expression « esprit débile » en la remplaçant par « esprit de dépendance ».

³⁷ *Ibid.*, p. 17.

³⁸ *Ibid.*, p. 19.

³⁹ *Ibid.*, p. 20.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 22.

violence se veut ferme parce qu'elle tient à aller jusqu'au bout de ses objectifs – en l'occurrence obtenir des changements en faveur des noirs dans la société américaine – et douce pour y parvenir, car c'est en aimant et en respectant l'autre qu'il sera possible aux Noirs de construire une société avec les Blancs.

D'un point de vue psychologique, les Noirs sont exhortés par Martin Luther King, dans leur détresse, à agir de façon équilibrée et responsable. « L'esprit de dépendance » est caractéristique de l'individu qui inhibe son désir faute de pouvoir ou d'oser communiquer avec ses semblables, et qui par conséquent n'entreprend justement pas une action juste et équilibrée. King invite les Noirs à sortir du règne de l'inhibition, de sorte que la fermeté ne s'inscrive plus dans le registre de la dureté et de la révolte signifiée par des actions violentes : qu'ils ne se laissent pas faire sous prétexte de cultiver la douceur, mais que leur révolte ne dégénère pas en vengeance.

King conclut cette prédication par une référence à Dieu, qui lui le premier montre ce qu'est une synthèse entre la fermeté d'esprit et la tendresse de cœur. C'est donc en prenant Dieu pour modèle qu'il faut entreprendre une action politique antiségrégationniste, d'après le prédicateur.

Antidotes de la peur

Cette seconde prédication a trait au concept de peur. King commence par présenter un aspect positif et un aspect négatif des diverses peurs que nous rencontrons dans la vie. Les peurs positives sont justifiées par le fait que les circonstances présentent effectivement des raisons d'avoir peur. Les peurs négatives sont par contre les peurs injustifiées – telle la peur de l'enfant qui se promène dans une forêt suisse et croit qu'un loup pourrait survenir et le manger. A la différence des premières, ces dernières peurs sont « ruineuses au plan émotif et destructives au plan psychologique »⁴¹. Il s'agit alors de faire face à ce genre de peurs inutiles en les maîtrisant avec le courage de l'amour. 1 Jean 4,18a affirme que, de la crainte « il n'y en a pas dans l'amour, mais [que] le parfait amour jette dehors la crainte... » Pour King, effectivement, c'est l'amour, la compréhension et une bonne volonté organisée qui peuvent chasser la peur des Blancs en mal d'intégration noire, ainsi que celle des Noirs qui pourraient perdre leurs sécurités et leurs quelques biens matériels : le Noir « doit convaincre le Blanc qu'il cherche la justice à la fois pour lui-même et pour l'homme blanc »⁴². King voit au-delà d'une simple déségrégation, il vise déjà à construire une société future dans laquelle Noirs et Blancs gouverneront le pays.

⁴¹ *Ibid.*, p. 181.

⁴² *Ibid.*, p. 187.

En conclusion de cette prédication, King n'oublie pas de mentionner que la peur peut également être maîtrisée par la foi. Il invite alors non pas à l'illusion d'une vie exempte de peine et de souffrance, mais à une vie courageuse, au sein d'un monde si possible plus juste et équilibré. D'un point de vue psychologique, il défie ici toutes ces angoisses et inhibitions intérieures qui paralysent le Noir ; il l'appelle à en sortir pour s'affirmer face au Blanc. Si le Blanc délaisse le Noir qui se montre craintif, il sera par contre bien obligé d'écouter celui qui, avec courage, est entreprenant. La foi devient l'arme psychologique qui vainc les angoisses et inhibitions. Elle construit l'homme intérieur en ce qu'elle l'invite à un équilibre qui repose non pas sur une fuite dans l'illusion d'une vie sans peine, mais sur une appréciation réaliste des circonstances. La foi est courageuse, elle ne se fonde pas sur une peur qui atrophie l'individu.

Etre un bon prochain

Dans cette troisième prédication, King explique, selon Luc 10, que « le Samaritain était capable d'un altruisme universel »⁴³. Il critique immédiatement le « capitalisme accapareur » qui « nous rend plus concernés par la sécurité économique des capitaines d'industrie que par les travailleurs dont la sueur et le savoir-faire assurent le fonctionnement de l'industrie »⁴⁴. Il accuse certains Blancs d'exploiter les Noirs. Serge Molla explique ainsi ce qu'il dénonce : « Le racisme sert les classes les plus aisées au détriment des moins favorisés », or « une société qui ne préconise pour valeur que le matériel et l'économique joue un rôle séducteur et mensonger ; elle encourage toute exploitation, jusqu'à créer un état de pauvreté au milieu de l'opulence »⁴⁵.

Cette attitude implique par ailleurs une expérience désastreuse, à savoir que « personne ne se soucie réellement de ce qui arrive aux gens en dehors de son propre groupe ». Voici l'une des conclusions générales de King sur la civilisation américaine : elle privilégie l'égoïsme et l'égoïsme, par conséquent ses propres intérêts. En matière d'éthique, le fondement humain de l'identité est ici en jeu, car les gens ne sont plus considérés pour eux-mêmes, mais comme des entités ou des choses.

Dans une deuxième partie, il relève une pointe originale : le Samaritain était capable d'un altruisme dangereux, il n'a pas eu peur de risquer sa vie pour sauver son prochain. Contrairement au prêtre et au lévite qui, par peur des bandits, se demandaient peut-être : « Que m'arrivera-t-il si je m'arrête pour aider cet homme ? », le Samaritain

⁴³ *Ibid.*, p. 39.

⁴⁴ *Ibid.*

⁴⁵ Serge Molla, *op. cit.*, p. 65.

renverse la question pour s'interroger : « Qu'arrivera-t-il à cet homme si je ne m'arrête pas pour l'aider ? » De même, le Noir peut se demander ce qui arrivera à sa maison, à sa famille, à sa situation s'il entre en lutte pour la déségrégation. Martin Luther King n'a pas eu peur des conséquences de ses actes : deux bombes ont été placées dans sa maison sans qu'il y ait de blessés, heureusement, et il a aussi été de nombreuses fois menacé de mort.

Dans le style de la diatribe, King appelle les hésitants à retourner la question dans le même sens : « Qu'arrivera-t-il à la cause de la justice et aux masses du peuple noir qui n'ont jamais ressenti la chaleur d'une sécurité économique, si je ne participe pas activement et courageusement à ce mouvement ? » Ici encore, les Noirs sont exhortés au courage et à la responsabilité envers la justice, plutôt qu'à demeurer dans une peur qui voue l'individu à l'inaction.

Dans la troisième partie de cette prédication, nous découvrons que le prédicateur conjugue la vie de foi et la lutte à entreprendre. « Le bon Samaritain représente la conscience de l'humanité, parce que lui aussi obéit à ce qui ne pouvait lui être imposé. Aucune loi au monde n'eût pu produire cette compassion sans mélange, cet amour vrai, cet altruisme total. »⁴⁶ De même, « la déségrégation détruira les barrières légales et rassemblera physiquement les hommes, mais quelque chose doit toucher les cœurs et les âmes pour que ces hommes se rassemblent spirituellement, parce que c'est naturel et juste »⁴⁷. Il y a dans cette affirmation un appel adressé à tous les Noirs à s'engager dans la déségrégation du pays, mais aussi à se tourner vers Dieu qui donne les véritables moyens de combattre dans l'amour. Ainsi, ce ne seront plus les craintes, les préjugés, l'orgueil et la déraison qui gouverneront, mais « cette loi invisible et intérieure » qui grave dans le cœur des hommes « la conviction que tous sont frères et que l'amour est pour l'humanité l'arme la plus puissante de transformation personnelle et sociale »⁴⁸.

La guérison psychologique naît lorsque Dieu touche les cœurs et les âmes pour y imprégner son amour, arme susceptible de briser tous les obstacles.

Aimer vos ennemis

Dans cette nouvelle prédication, King insiste énormément sur le commandement d'amour exprimé en Matthieu 5,43-45, seul remède à la tension entre le désir de bénéficier de certains biens et celui d'en découdre avec les prétentions blanches. Soit d'accepter et soit d'annihiler ne conduiraient qu'au désastre sans ce puissant remède. Selon lui, « toute

⁴⁶ M.L. King, *La force d'aimer*, op. cit., p. 46.

⁴⁷ *Ibid.*

⁴⁸ *Ibid.*, p. 47.

expression authentique d'amour naît d'un abandon définitif et total à Dieu »⁴⁹. Il relève alors trois voies que la résistance non-violente peut emprunter : d'abord celle de la capacité de pardonner, qui « signifie se réconcilier, se retrouver »⁵⁰ ; ensuite, de la considération que « l'acte mauvais de notre prochain-ennemi, ce qui nous a blessés, n'exprime jamais adéquatement ce qu'il est lui-même »⁵¹ ; enfin, il faut « éviter d'abattre et d'humilier l'ennemi et chercher au contraire à gagner son amitié et sa compréhension »⁵². Il s'agit de combiner – dialectiquement – l'exigence de l'amour envers l'ennemi et celle de la justice. L'amour ne peut fermer les yeux, lorsqu'il voit l'injustice, mais il doit être prêt à agir conformément à son caractère.

Nous retrouvons ensuite le fameux tournant de ces prédications : « Il n'y aura pas de solution durable au problème racial tant que les opprimés ne seront pas capables d'aimer leurs ennemis. Les ténèbres de l'injustice raciale ne seront dissipées que par la lumière d'un pardon dans l'amour »⁵³. Tout est dit : la haine ne génère pas la construction, qui est la recherche de celui qui aime et seul le pardon, dans l'histoire noire, ouvre un accès à l'amour.

Ainsi, le pardon devient un élément de la guérison psychologique. Il permet de supporter le passé pour entrer dans une nouvelle perspective : celle d'un acte responsable, où l'enjeu est dans l'entreprise de réconciliation plutôt que dans une réaction qui provoquerait une séparation.

Lettre de Paul aux chrétiens d'Amérique

Dans cette « lettre », notre prédicateur, alors en prison à Birmingham, reproche à l'Amérique son capitalisme accapareur⁵⁴ et aux Eglises blanches leur ségrégation dans le Corps du Christ. Il appelle l'Eglise à une lutte pour la déségrégation : son travail consiste à être plus active dans l'action sociale, à garder ouverts les canaux de communication entre les peuples, à s'élever contre les injustices diverses. Telle est la mission de l'Eglise. « Accepter patiemment l'injustice serait à la fois lâche et immoral »⁵⁵. Il en appelle à ce que les moyens soient aussi purs que la fin visée. Ici encore, il n'est donc pas question de violence. Au contraire, tout s'achemine vers un but précis : faire la volonté de Dieu. Car « le bien suprême, c'est l'amour »⁵⁶ et Dieu est amour.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 64.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 65.

⁵¹ *Ibid.*

⁵² *Ibid.*, p. 66.

⁵³ *Ibid.*, p. 71.

⁵⁴ Cf. plus haut.

⁵⁵ M.L. King, *La force d'aimer*, op. cit., p. 215.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 218.

Le défi psychologique est encore celui du courage : courage de sortir de l'inhibition pour continuer de communiquer tout en dénonçant l'injustice, courage de garder l'amour en point de mire tout en affrontant les difficultés qui surgissent.

Conclusion sur la prédication de King

Ces prédications permettent de mieux saisir les termes de la lutte des Noirs contre leurs oppresseurs Blancs, selon Martin Luther King. Cette lutte requiert un cœur tendre et un esprit ferme. Les Noirs ne peuvent adopter une attitude d'acceptation continuelle : les situations ne changent pas si l'on ne désire pas absolument qu'elles changent. Si cette révolution demande une fermeté d'esprit établie sur la base d'une connaissance précise de ce que l'on exige de son adversaire, elle réclame aussi une douceur qui permet à l'antagoniste de comprendre que son bien-être est également désiré. Une telle révolution implique d'abord un dépassement des peurs de tous ordres : peur de se révolter – cristallisée au cours du temps par l'esclavage –, peur des conséquences sociales – perdre les quelques biens déjà durement acquis –, peur de l'emprisonnement et de beaucoup d'autres choses... Son passé rend le Noir américain craintif. Mais Dieu ne peut rien faire, pour King, si l'homme, reclus dans son inhibition, reste lâche et refuse de s'engager avec courage dans une lutte. L'engagement de Dieu répond à l'engagement du chrétien. Un palliatif aux déficiences psychologiques peut être recherché dans le domaine religieux, mais il ne constitue pas une motivation qui permet de progresser dans les sinuosités existentielles. Au contraire, il s'avère dangereux en l'occurrence, car il pousse le Noir à demeurer dans un « esprit de dépendance », où il évite de prendre des décisions.

C'est pourquoi King donne à ses auditeurs la possibilité de construire leur identité autour de repères définis – en prévenant la perte des repères provoquée par l'expérience de migration. Ces repères consistent en des plans d'action sociaux, culturels, mais avant tout politiques et économiques, à déployer de manière à lutter contre la ségrégation. Ces plans, qui suivent une route théologique où lutte et amour se conjuguent, permettent de parer à l'échec et à l'exclusion dont le Noir a souffert. Or, pour que ces repères s'inscrivent dans la conscience de ses auditeurs, King s'emploie à entretenir un dialogue permanent avec eux, car c'est par la communication qu'il y a construction de l'identité.

La construction d'une identité est d'autant plus ardue pour les Noirs que la société américaine les dénigre. Et pourtant, ceux-ci sont appelés à « aimer leurs ennemis », à lutter sans pour autant écraser les autres, à revendiquer sans extorquer. En tant que communauté, l'Église noire s'élève contre les injustices raciales, tout en demeurant dans la volonté de Dieu, qui s'est incarnée dans l'expérience bouleversante

du Christ. L'œuvre du Christ consiste en ce qu'il a décidé d'aller jusqu'au bout par amour, jusqu'à la croix, bien que rejeté, ignoré... Cet exemple demeure bien vivant pour King, de sorte qu'il manifeste dans ses entreprises une humilité et une soumission impressionnantes à l'égard de Dieu. Sans cet amour de Dieu, prouvé par l'existence du Christ, le chrétien ne peut rien faire. Il doit s'empresse de rechercher cet amour avant de combattre. Et cet amour, il le tient surtout de Dieu qui aime pleinement. Quel autre fondement que l'amour de Dieu serait plus sûr, plus solide face aux troubles psychologiques endurés par les Noirs ? La solidarité entre les hommes, issue d'une conscience collective affirmée, doit aussi demeurer une valeur constante du peuple noir, témoignant de cette autre vérité plus élevée qui la circonscrit : l'amour.

Cette compréhension de l'amour ne concerne pas seulement les croyants, mais aussi les athées et les autres afro-américains, également entraînés dans le processus de justice sociale. Encore jeune homme, King n'envisageait pas de devenir pasteur en partie à cause d'une certaine perception de l'Eglise noire envers le « monde », perception qu'il ne partageait pas. Par conséquent, il ne se borne pas à prononcer un message que seuls les adhérents à diverses communautés ecclésiales pourraient comprendre, mais il s'efforce de rendre sa prédication accessible à tous les Noirs. Le Noir qui se veut athée peut aisément se joindre à ce qu'il appelle le « Mouvement », à savoir la SCLC, organisme qui, regroupant des pasteurs du Sud, lutte pour la déségrégation.

King, par sa prédication, ouvre encore davantage d'horizons : si Dieu manifeste son amour envers ses enfants, si Dieu leur permet d'affirmer leur identité par le biais de la communication, c'est pour qu'ils communiquent également au monde l'amour reçu. C'est lorsque l'homme parvient à communiquer avec son entourage qu'il atteint – psychologiquement – l'âge adulte. Le stade adulte implique de ne pas chosifier son interlocuteur, ni de chercher à s'affirmer contre lui, il implique que l'homme va tenter de construire, de créer de façon responsable un espace vital avec lui. Ainsi, on peut dire que King met l'écriture au service de toute la société. Il élargit constamment son auditoire, s'adressant non seulement à l'Amérique noire mais aussi à toute l'Amérique, estimant que chrétiens, athées ou autres se trouvent sur le même plan : tous sont des hommes vivant dans un monde qui, pour être viable, doit se tourner vers la justice et l'amour de Dieu. King en vient même à établir un objectif de portée mondiale. Il appelle le gouvernement américain à interrompre sa campagne militaire au Vietnam. Il demande que l'argent soit dépensé de façon à ce que les Noirs des Etats-Unis puissent jouir d'un certain bien-être. Il en appelle à la justice envers les peuples colonisés et opprimés, à un renoncement aux armes destructrices. Enfin, il en appelle à renoncer à l'autosuffisance et à l'égoïsme pour parvenir au bien suprême, l'amour.

La justice et l'amour, conjugués ensemble, demeurent les maîtres-mots de ses appels successifs, il ne les sépare pas, ils renvoient à l'être même de Dieu.

Conclusion

Martin Luther King demeure au plus près de ses responsabilités. Il ne s'est effondré, ni devant la constatation que toutes les Eglises noires ne voulaient pas s'engager dans les conflits, ni devant les menaces de mort... Il a appris au cours de ses quelques années d'expérience à ne pas craindre la souffrance. L'appel constant du Noir à une société plus juste n'est que peu, voire point entendu ; ceci engendre chez King une souffrance, avec laquelle il doit apprendre à vivre, tout en la dénonçant. Le commencement de son ministère voit poindre sa patience, son attente qui lui permettent toujours d'espérer une ouverture du Blanc à l'égard du Noir. Mais le Blanc ayant maintes fois dédaigné la situation du Noir et refusé de la voir évoluer, le discours de King s'est radicalisé : en 1963 déjà, la patience envers l'injustice s'avérait pour lui lâche et immorale. Défiant toute lâcheté, il a dit les choses telles qu'il les pensait, au gré de son évolution personnelle, et s'est battu avec persévérance jusqu'au bout, la mort violente.

Il nous incite à connaître un peuple, le peuple Noir américain, avec ses souffrances, résurgences de son passé empreint de troubles psychologiques. Les migrations de ce peuple l'avaient mené à un déracinement profond dont il n'avait pu faire le deuil. L'esclavage suscitait déjà un problème de communication, mais la ségrégation l'a encore intensifié. L'inhibition, résultante de ce long processus, est dès lors le défi le plus important à relever.

King émerge comme porte-parole de cette souffrance. Il cherche à transformer l'inhibition, « l'esprit de dépendance », en exhortant l'homme à la fermeté et à la douceur, en l'acheminant de la lâcheté au courage qui franchi les barrières de la ségrégation : courage de s'affirmer et en même temps, courage de pardonner. Plus encore, il convertit la souffrance – qui pourrait devenir une souffrance rédemptrice – en un message de force. Il s'agit du message toujours aussi actuel de l'amour. Liant la pratique et la théorie, la thèse à l'antithèse, affrontant les contradictions et les oppositions avec détermination, maniant les paradoxes, ne se contentant pourtant pas de belles paroles mais convertissant la parole en action... aujourd'hui encore, son appel à un monde plus juste, son appel à l'amour, demeurent d'actualité. Le chrétien peut se souvenir de ce que l'un ne va pas sans l'autre.

Grâce à lui, les Noirs ont acquis certains avantages sociaux : un terrain a été conquis. Le chemin est malgré tout encore long jusqu'à une complète déségrégation. Depuis son assassinat en avril 1968, les problèmes se sont posés différemment : les combats se sont déplacés

de la rue à un niveau culturel et politique... Aujourd'hui, la ségrégation visible n'existe quasiment plus, mais le peuple afro-américain connaît encore bien des difficultés d'intégration. Le rêve de Martin Luther King, où il voit Blancs et Noirs rassemblés en un seul peuple uni, se réalisera-t-il un jour ?... ■